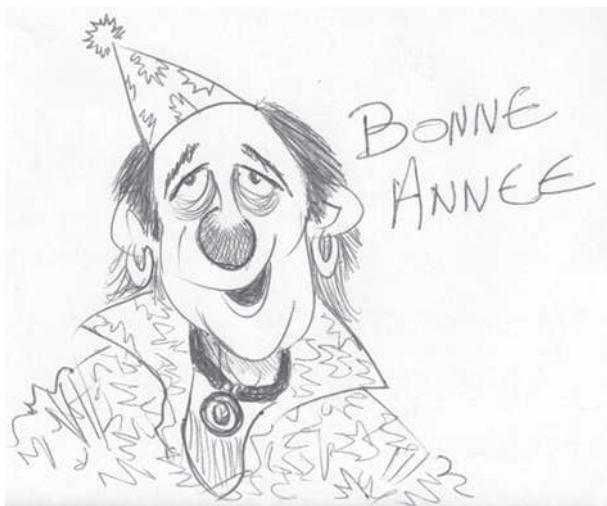




442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 99



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
BEUSSE & LAURENT (PYHC)
BIBI (Konstroy)
Lexa HIPUNK
Dimi DERO
Fred ALPI (Angry Cats)
BETTY & VINCENT (Mass Prod)
PIERRE & PASCAL (Warum Joe)
THIERRY (General Strike)
MARSU (Crash Disques)
LAURENT (Orléans)
BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)
FRANCIS (Triage FM)
R'n'C's & SPERMICIDE
ZERIC (Trauma Social)
FABIOS, le Petit Lézard
Patrice LAPEROUSE (RIP)
ADEROCK RECORDS (RIP)
PASS KISS & AC/JC (Zebarges)

Jeudi 21 mars 2013 ; 19:00:38 (Satan time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

BLITZKID : Five cellars below (LP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

Sale affaire ! Cet album paraît, dans sa version vinyl du moins, au moment même où le groupe américain annonce la cessation de ses activités. Blitzkid est né en Virginie Occidentale en 1997 et a sorti 8 albums au cours de sa carrière. Celui-ci, "Five cellars below", est paru initialement en 2006. Le label allemand No Balls Records a décidé de profiter de la tournée d'adieu du groupe, qui s'est étalée pratiquement sur toute l'année 2012, pour le faire paraître pour la première fois en vinyl. Heureuse initiative. D'autant que l'album a bénéficié de 2 pressages différents, un premier en vinyl rouge (épuisé), un second en vinyl violet. Collect them all ! Sinon, de quoi il retourne allez-vous me demander. Je commence à bien vous connaître, bande de petits curieux. Blitzkid revendiquait une appartenance certaine au mouvement horror-punk, un peu à la Misfits pour faire simple et cours. Sauf que, si le trio endossait allègrement toute la panoplie horrifique, entre fringues noires corbeau et hémoglobine synthétique (et la pochette de cet album n'est nullement équivoque, avec son dessin inspiré par Erik, le personnage joué par Lon Chaney dans la version de 1925 du "Fantôme de l'opéra", un chef d'oeuvre, évidemment), il n'en oubliait pas pour autant la mélodie, et une musique qui, finalement, n'était peut-être pas si punk que ça (bon, c'était pas de la variété non plus, hein, faut pas déconner, la preuve, ils ont réussi à caser 15 titres sur cet album), avec notamment un gros travail sur les voix et les chœurs. Une musique pas si bourrino que le genre aurait pu le laisser supposer. Pas non plus de côté gothique chez Blitzkid, et encore moins de métal. Non. Juste un bon rock'n'roll bien juteux (comme le très motörheadien "Demon machine"), bien saignant (ah ben oui, forcément, fallait que je la fasse celle-là), bien dégoulinant d'une sueur âcre et poisseuse. Débrouillez-vous pour mettre la main là-dessus, avant que Blitzkid ne tombe dans l'oubli de sa crypte, et ne soit redécouvert que dans 20 ans.

LOUKA : Des singes en automne (CD, Fantai'Zic Productions - www.fantaizic.fr)

Ca a du bon les bios reçues avec les disques, surtout quand il s'agit d'un groupe dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là, le cas de ces Louka. Pourtant 12 ans d'existence et déjà 2 albums dans la besace avant celui-ci, mais inconnu de nos services. J'ai l'impression qu'il y a du relâchement chez mes indics, je sens qu'il va falloir que je resserre les boulons au sein de l'organigramme. Mais bon, je ne vais pas vous ennuyer avec mes petits soucis ménagers, pas vrai. Louka donc, des nancéens qui, apparemment, se sont un peu cherchés avant de trouver une formule qui semble désormais leur convenir à peu près. Un premier album acoustique (couillu ça les gars), un deuxième plus rock, et le petit dernier qui, lui aussi, fait la part belle aux grosses guitares qui bastonnent. C'est pas que ce soit très original mais, dans l'ensemble, ça se tient plutôt bien. Certes il y a des trucs limite rock franchouillard, notamment dans les mid-tempos (genre "L'autre moitié de soi" ou "Narcisse et compagnie"), exercice toujours casse-gueule quand on veut faire du gros rock avec des prétentions épistolaires plus ou moins réussies (des fois on n'est pas loin du hard-rock, ce qui n'est pas franchement ma tasse de thé, je dois bien l'avouer), mais bon, globalement, le truc avoine pas mal ("La hucha") et s'écoute facilement en posant le papier peint ou en faisant la vidange du monospace.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er et 3ème mardis de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



NIPPERCREEP : Annales herpétiques (CD, Chabane's Records/ Torn Flesh Records)

2012 année de la Corrèze ? Mouais, bof, ça dépend de quels corréziens on parle. Perso, ces quatre là, qui évoluent sous le nom de code de Nippercreep, m'inspirent plus que le nouveau résident du 8ème arrondissement (entre nous, pas le quartier le plus pauvre de la capitale, hein, faut pas déconner, socialiste d'accord, mais y a des limites). Bon, je sens encore monter la bile en moi, faut que je me calme. Nippercreep donc, un groupe format trash-punk énervé et qui n'en veut. 10 ans qu'elle dure leur petite communauté bruitiste, et si, en une décennie, les lascars n'ont fait paraître que 2 albums, ils se sont en revanche beaucoup éparpillés sur une palanquée de compilations qu'on se demande bien où ils ont trouvé le temps d'enregistrer tout ça. Pas étonnant que la France soit dans la panade, avec des argousins comme eux, qui préfèrent faire klang-klang avec leurs guitares plutôt que d'aller à l'usine enrichir nos si sympathiques patrons du CAC 40. Pas étonnant que nos braves nantis se sauvent comme des voleurs et quittent un pays où les pauvres ne veulent plus jouer à "qui veut nous rapporter des millions". Tsss !!! C'est pas en Russie ou en Chine que ça arriverait ça, ils ont tout plein de camps de travail accueillants pour dynamiser leurs ouvriers eux, pendant qu'ils cousent des t-shirts ou qu'ils fabriquent des obus de 75 ils ne pensent pas à la musique. Où j'en étais déjà ? Ah oui, Nippercreep et leurs intenses activités compilatoires. Ils ont tellement balancé de morceaux à droite à gauche qu'eux-mêmes n'y retrouvaient plus leurs médiateurs. Du coup, dans un bel accès de courage, dans une saine entreprise de rangement, dans un bon esprit d'ordonnement, ils se sont dit qu'il fallait rassembler tout ça dans un seul et même endroit, et tant qu'à faire, un disque, ce serait pas mal comme armoire de stockage. D'où l'objet de cette compilation, qui, accessoirement, fait également office de troisième album, y a pas de petit profit. 15 petits bouts de Nippercreep donc, récupérés de ci de là, et recousus au fil électrique façon créature de Frankenstein sous 220. Où l'on s'aperçoit que nos larrons, s'ils savent trousseur de méchants brûlots hardcore (on le savait déjà avec leurs 2 premiers albums, mais une confirmation ne peut jamais faire de mal), ont aussi de la culture. Parce que, au milieu de la bourriche, on trouve quelques belles petites perles sous forme de reprises nacrées et irisées, genre les Stooges, Nirvana, Sepultura, ou même Witness, groupe hard-blues manceau des années 90 (nom d'une rillette, fallait le trouver celui-là). Le tout est dense, intense, teigneux, brutal, et couvre les 5 dernières années d'existence du groupe (2007-2012). Une compilation intelligente.

KABUL GOLF CLUB : Le bal du rat mort (CD, UFV Records)

On appréciera d'abord le surréalisme du nom de ce groupe belge. Parce que, oui, il y a bien un parcours de golf à Kaboul. Comme d'habitude, pendant la guerre, les affaires continuent... sous-entendu pour ceux qui commanditent ces guerres mais qui, surtout, ne les font pas. Kabul Golf Club ne s'y est pas trompé qui a donc choisi de traiter la chose avec autant de dérision et de cynisme que toutes ces ordures qui profitent, encore et toujours, de la situation au détriment des autres. Mais foin d'aigreur, j'écris cette chronique le 2 janvier, à l'heure où tout le monde se souhaite benoîtement une bonne année, tout en sachant pertinemment que ce ne sera pas le cas. Mais les traditions, vous savez ce que c'est... Comme celle qui veut que les riches et les puissants puissent continuer à jouer au golf, à Kaboul comme ailleurs. Or donc, Kabul Golf Club est un groupe assez récent (2010 pour date de naissance), mais ses membres, eux, ont déjà de la bouteille. Ce qui se traduit par un premier EP d'une technicité irréprochable. Et il vaut mieux vu le style adopté, un crossover de hardcore, d'émo, voire même de post-punk. Pour la légèreté vous repasserez. En revanche, si vous êtes adepte de riffs torturés, de rythmiques implacables, de vocalises abruptes, vous serez aux anges, vous allez pouvoir vous abreuver des sinuosités soniques qui, telles un missile à tête chercheuse, se dirigent sans coup férir vers les recoins les plus intimes de votre cortex, histoire de s'y installer et d'y prospérer. Une fois les accords déstructurés de Kabul Golf Club en mode coucou certains d'avoir trouvé leur nid, plus moyen de s'en défaire. Ils s'accrochent à votre petit confort comme un pou sur la tête d'un Neanderthal, vous vrillent le bulbe rachidien comme un termite la charpente de votre longère, vous narguent impunément comme un flic abusant de son pouvoir. Pourtant, je suis sûr que les 4 de Kabul Golf Club sont des jeunes gens charmants, devant une pinte de bière et une moule-frite, c'est juste qu'ils ont décidé de conquérir le monde avec des armes électriques que les accords SALT n'avaient même pas envisagées aussi destructrices. Bah, tant que certains peuvent continuer à jouer au golf...

The RED RIDING ; The Red Riding (CD autoproduit)

Un petit EP fort avenant en provenance de ce nouveau groupe parisien. On retrouve là-dedans 2 anciens Ya Basta, mais la musique de Red Riding n'a absolument rien à voir avec le punk militant de Ya Basta. Il s'agit ici d'une sorte de garage-rock avec quelques influences 60's bien senties. "Panique" n'est pas sans rappeler quelques-uns des premiers morceaux de Jacques Dutronc, et donc les influences anglaises de celui-ci, comme les Kinks, dont on peut remarquer les effets sur "Passager rouge". Les riffs sont efficaces, les rythmiques sont bien balancées, les mélodies sont entêtantes ("Comme une bombe"), les textes sont intelligents (et bien servis par 2 chanteurs, chose plutôt rare dans le style), le tout est d'une vitalité à toute épreuve et vous fait débiter la journée avec une banane que même votre patron acariâtre ne pourra vous enlever. A ranger quelque part du côté des Playboys par exemple, tout en leur souhaitant la même carrière que les niçois. A suivre avec attention en tout cas.

The ANGRY CATS : The Angry Cats (CDEP, Nidstang - www.theangrycats.com)

Après 2 albums solo électriques, puis 2 albums solo acoustiques (avec Gilles Fegeant), voilà le compère Fred Alpi de retour au bercail électrique avec ce trio néo-rockabilly. Et ces matous, comme leur nom l'indique, sont un tantinet en colère. Normal, Fred Alpi a toujours conjugué musique et militantisme, il ne pouvait en être autrement avec the Angry Cats, même si le propos est ici légèrement adouci. En 4 titres il nous fait faire le tour du propriétaire de ses influences rock'n'rolliennes. Du pur rockabilly "Fan the flames of discontent" à la reprise millésimée "The train kept a-rollin'" (après, entre beaucoup d'autres, Tiny Bradshaw, son créateur, le Rock And Roll Trio de Johnny Burnette, ses vulgarisateurs, les Yardbirds, ses thuriféraires, ou Motörhead, ses dynamiteurs), en passant par la ballade mid-tempo à l'évidente influence latino-américaine "Olvidado" (chantée dans la langue du sous-commandant Marcos) et le très rock'n'roll et "straycatsien" "I will not touch you", on voit qu'il n'y a pas eu que le punk ou la musique industrielle sur le Teppaz de Fred Alpi, mais aussi des musiques foutrement organiques navigant entre blues et country. Mais les Angry Cats c'est aussi et avant tout un trio, au sein duquel on trouve notamment Tom Decaestecker, le bassiste de Guarapita, qui, lui aussi, se fonde dans le moule rock'n'roll-rockabilly avec grâce et félinité, tandis que Chris Gianorsi, derrière ses tambours, sait se faire tour à tour caressant ou pugnace. Un premier EP jouissif qui appelle évidemment une suite.



BAFFES OU TORGNOLES : Dans ta gueule ! (CD, Eat Shit Records - torgnoles@gmail.com)

CRASHED : Who we are (CD, You're fired !/Craze Records)
SPLIT THE ATOM : Split The Atom (CD, Delete Your Favorite Records)

3 petits CDEP vite fait dans la boîte, et 3 conceptions assez diverses du punk.

Baffes Ou Torgnoles c'est de l'anarcho-street-punk virulent et qui ne mâche pas ses mots. Le groupe s'en prend, en vrac, aux pseudo punks propres sur eux et formatés pour ne surtout pas effrayer les médias "bien pensants" (on a tous des tonnes de noms qui nous viennent à l'esprit), au dieu Dollar (la religion, même et surtout celle du fric, est définitivement l'opium du peuple, voir les punks fashion évoqués ci-dessus), et, surtout, et là on ne peut que souscrire, à 2 figures politiques récemment balayées par les urnes et renvoyées dans les égouts d'où elles n'auraient jamais dû sortir, Sarkozy et Morano, avec quelques citations symboliques de leur connerie sémantique. Entre un Sarkozy tête à claque (du coup le nom du groupe prend tout son sens) et une Morano dont la tronche ferait débâter même un Rocco Siffredi sous viagra, c'est sûr qu'on en a eu des gratinés dans le gouvernement précédent, ça fait toujours du bien de le rappeler. Des fois, un bon bourre-pif, ça réveille.

Crashed, comme le montre explicitement la pochette de leur premier CDEP, font un skate-punk directement inspiré par quelques grands ancêtre de la roulette américaine. Influences revendiquées, assimilées, digérées, et recrachées en d'élégantes et aériennes figures de style. C'est vif et virevoltant, c'est racé et flambeur, c'est physique et bondissant. Et comme, apparemment, les lascars ont tous déjà un passé chargé en la matière, on sent bien que l'expérience joue en leur faveur, avec des mélodies addictives et une énergie débordante et débridée. Crashed joue vite, fort et bien. Pas besoin d'en demander plus. Y a juste à se laisser glisser jusqu'au skate-park le plus proche et à se lancer dans la bataille.

Les lyonnais de Split The Atom non plus ne sont pas des débutants. Ce qui ne les empêche pas de se lancer dans cette nouvelle aventure avec un premier EP qui allie punk castagneur et hardcore qui marave. En même temps, c'est sûr qu'avec un nom pareil, on est forcément plus proche de Super Phénix que d'un champ d'éoliennes. Alors certes, y a bien quelques dommages collatéraux dans le voisinage immédiat (on note une recrudescence de malformations congénitales chaque fois qu'ils allument leurs amplis), mais on n'a rien sans rien. Et s'il y a des réclamations, ils n'ont qu'à faire comme EDF, dire que c'est rien que des menteries et de la désinformation et le tour est joué. En plus, comme ils ont bon fond, je suis sûr qu'ils s'empressent de filer un disque gratos à tous les chérubins qui naissent avec 2 têtes, 3 bras ou 4 seins. Y a donc pas de raison de gueuler. Gueuler, ils savent très bien le faire eux-mêmes. Pas besoin des autres pour ça.



MAUDIT TANGUE - ROCK - ILE DE LA REUNION (CD, Mass Productions/Dégourdi Sans Malice)

TUKATUKAS : Chaleur tropicale (CD, Mass Productions/+ De Bruit)

C'est dingue ça, quand on y réfléchit bien, on est quand même assez peu au fait de ce qui se passe en matière de rock indépendant dès lors que ça se situe hors de la métropole. Que ce soit la Corse, les Antilles, la Guyane, la Réunion ou les TOM, peu de choses filtrent jusque dans nos contrées continentales. Avec la compilation "Maudit tangué", je viens d'entendre parler de plus de groupes réunionnais en une seule fois que pendant les 40 dernières années. Il reste encore du boulot au niveau de la communication. En même temps, vu le prix des transports intercontinentaux, on peut comprendre qu'il ne soit pas facile pour ces groupes du bout du monde de se faire connaître ailleurs que dans leur environnement immédiat. Bref, cette compilation nous fait faire le tour de l'île, avec comme guides plusieurs groupes rock, rock au sens large du terme. Notons d'abord que tous les titres sont enregistrés live, ce qui, évidemment, permet à tout ce petit monde de conserver une spontanéité de bon aloi. Au sommaire on a donc Riske Zero, de la noise punk expérimentée et énergique, Black Babouk, du trash métal croisé de rock créole, un clash culturel qui est loin d'être anodin, tout en restant délibérément engagé ("Met'encore"), Mothra Quartet Orchestra, l'un des plus jeunes groupes du lot, du psycho-garage-punk qui visite aussi bien les grandes étendues sibériennes ("Ivan") que les brumes londoniennes ("Jekyll & Hyde"), Circle-A, très jeunes eux aussi, et adeptes d'un punk militant et libertaire délicieusement frondeur, chant féminin en prime, Golgot VR, un homme seul avec sa guitare et ses machines qui nous balance un électro-rock plutôt gaillard, le Cri de l'Entonnoir, du rock brut de décoffrage, Rocksteady Sporting Club, tout est dans le nom, c'est évidemment du ska solidement cuivré et charpenté, fait pour danser, AOC, les vétérans, plus de 20 ans d'âge, et un rock velu qui oscille entre punk et métal ("Le monde est fou" est un clin d'oeil appuyé à Bérurier Noir), les Salauds, des salauds qui font une musique de salauds sur des textes de salauds, en clair du funk-rock assez classieux, et enfin Tukatukas, dont je vous parle plus longtemps juste après. Dans l'ensemble la compil est de bonne tenue, le son est excellent, et le panorama musical proposé montre la belle diversité du rock réunionnais. Normalement, l'objectif doit être atteint.

Or donc, parallèlement à la compil, Mass Prod sort par chez nous le nouvel album de Tukatukas, le groupe le plus hardcore du sampler. Tukatukas, c'est pour rappeler le son de la batterie "tu ka ! tu ka !". Ailleurs on dit "tchac poum ! tchac poum !", ce qui revient au même, le principe posé étant de faire prendre conscience du caractère résolument cogneur d'une musique sans concession. Tukatukas c'est du punk hardcore militant et revendicatif. D'ailleurs, ils n'ont pas fait récemment la première partie de la tournée réunionnaise d'Inner Terrestrials pour rien, les 2 groupes sont des frères d'armes, ils combattent au coude à coude. On trouve aussi chez Tukatukas ces petits accords skankants qui dénotent un intérêt certain pour la musique jamaïcaine. Globalement Tukatukas chantent en anglais, ce qui ne les empêche pas, parfois, de se frotter au français ou au créole ("Moin té croi pu"). Tukatukas c'est un chant féminin incendiaire (mais, derrière, tout le monde s'y colle aussi aux choeurs, ce qui est parfois impressionnant d'ampleur), 2 guitares plutôt furibardes et énervées (dont l'une est tenue par une vieille connaissance, Patrice, qui fut en son temps, fin 80's début 90's, le chanteur des Rats, groupe de Montereau en Seine et Marne), une basse ronflante, et un "tu ka ! tu ka !" qui fait justement "tu ka ! tu ka !" de manière diabolique. Plus, sur 2 titres, un sax, baryton qui plus est, qui apporte une touche de swing imparable. Quant aux textes ils dénoncent les mêmes problèmes sociétaux et politiques qui nous préoccupent également ici, en métropole, il n'y a, hélas, rien de nouveau, même sous le soleil, comme le montrent régulièrement les vastes mouvements populaires qui agitent les DOM (souvenez-vous de 2009). Quelques titres comme preuves ? "Revenge", "1-2-3 Fight", "No gun for kids", "Human bomb". Un groupe et un disque qui trouvent naturellement leur place au catalogue Mass Prod.

COMPILE OVERLOAD (CD, Some Produkt)

En général je suis plus que réservé quand je reçois une compil "régionale", genre on enregistre quelques groupes locaux sous l'égide d'une quelconque structure officielle dont notre beau pays à le secret et tout le monde est content. On ne compte plus les "fonds de soutien machin chose à la culture trucmuche pour le développement bidule...", le plus important étant qu'il y ait le mot jeunesse dans l'intitulé, histoire de se donner bonne conscience. Ah ben oui, on fait quelque chose pour les jeunes... Et tant pis si, dans le même temps, il est impossible d'organiser des concerts pour cause d'interdictions diverses et variées, tout en claquant des centaines de milliers d'euros dans des études de projets de salles subventionnées qui, au final, ne voient même pas le jour. Ne rigolez pas, c'est du vécu, c'est ce qui se passe depuis plusieurs années ici-même, à Sens. 800 000 euros déjà claqués en études diverses pour une salle qui risque de ne jamais être construite... Mais, évidemment, aucune subvention pour une petite asso punk-hardcore qui organise des concerts dans des bars, et qui perd donc régulièrement de l'argent. Combien peut-on organiser de concerts avec 800 000 euros ? Mais je m'égare... Revenons à cette compilation de groupes périgourdiens. Compile locale donc, mais labellisée "Some Produkt", label activiste ayant pignon sur caniveau et qui, depuis longtemps, oeuvre pour le bien du punk-rock dans la région de Périgueux. Gage de qualité donc dans le choix des groupes. Et, effectivement, les 5 gangs au programme gravitent tous dans la mouvance punk. Punk-rock avec Economic Fire et Mad Ducks, psyché-rock tendance folk avec Trafic Tribe, pop-punk-mélo avec Alien Peep Show, et hardcore-métal avec Never Fall. Un bon petit panorama de ce qui se fait de plus jeune et de plus frais au pays de la truffe et du foie gras, puisque, semble-t-il, tous ces gamins sont encore au lycée (ou viennent juste de le quitter pour les plus gériatriques d'entre eux). Forcément, ça file un sacré coup de vieux à nous autres, amateurs canoniques et scrofuloux à la porte du crématorium. Le pire c'est que ces petits cons sont vraiment bons, c'en est à la limite de l'indécence. On a l'impression qu'ils ont tous déjà 20 piges de gratouillage de guitare ou de bourrage de batterie derrière eux. Pute borgne ! La prochaine génération, ce sera quoi ? 13 ans de moyenne d'âge ? A ce rythme, à la fin du siècle, les groupes se formeront direct dans l'utérus de leurs saintes mères. Ca va twister dans les maternités. Ouai ! Haut niveau ! Haute tenue ! Et haut les coeurs sur les 10 titres (2 par groupe) de ce petit effort promotionnel. Rien à jeter.



LIMOGES CITY ROCKERS (CD Autoproduct - <http://limogescityrockers.bandcamp.com>)

Avec les compilations de labels, les compilations régionales sont une des autres façons de faire connaître des groupes qui n'ont peut-être pas encore les moyens de se payer leur propre disque. Si l'on en juge par la qualité musicale des 8 groupes présentés ici, c'est bel et bien à un passage en revue d'une jeune scène véritablement rock'n'roll que les concepteurs du truc se sont attelés. Ce qui ne peut que nous faire dresser une oreille (voire même les deux, soyons fous) attentive face aux exactions sonores de tout ce petit monde. Une compil qui prouve en outre, mais on le savait déjà, que Limoges est probablement aujourd'hui l'une des villes les plus rock'n'roll de l'hexagone. Des 8 groupes proposés, un seul était déjà connu de nos services pour ses turpitudes bluesy et électriques, le one man band I Am A Band (voir chronique de l'album dans le n° 94). Les 2 nouveaux titres du bonhomme ne font que renforcer notre estime à son égard. Pour les autres, ça tape certes tous azimuts (c'est aussi un peu le principe de ce genre d'entreprise), mais, néanmoins, ça frappe juste et pile poil là où il faut. Du rock primesautier et frétilant de Johnny Gin Converse au shoegaze de Mountebank, en passant par le garage, avec un orgue accrocheur en prime, de Nine O'Nine, le rock bluesy houblonné de Rag'n Bones, les sixties délicatement psyché de We Are Not Indians, le surf sous forte influence garage (vous remplacez la planche par le hot-rod, ou l'inverse, selon l'humeur) de Weird Omen, ou les embardées 70's de Underdogz, le panel est suffisamment riche et large pour contenter n'importe quel sondeur de la SOFRES normalement constitué. On notera en outre que cette compilation a été pensée en tant que telle puisque les 8 groupes ont enregistré chacun 2 inédits pour l'occasion. Aucun doublon, donc, avec les éventuels disques ou démos que quelques-uns auraient pu sortir par ailleurs. Voilà ce qui s'appelle respecter son public. Si toutes les compils régionales pouvaient être de ce calibre, ça nous réconcilierait avec le concept.



TRACES : Traces (CD, Euthanasie Records - <http://euthanasie.records.free.fr>)

Il est toujours intéressant, plusieurs années après les faits, de se replonger dans l'histoire de groupes oubliés. Intéressant au premier chef, évidemment, pour les gens concernés. On réécoute toujours ses premiers efforts musicaux comme on regarde un album photo, avec un mélange de joie, de tendresse, de nostalgie, que sais-je encore. Mais c'est intéressant aussi pour les autres, les gens complètement extérieurs, qui ont enfin accès à une pierre, aussi modeste soit-elle, du grand édifice rock. Ouais, ça fait un peu pompeux et grandiloquent comme phrase, mais on est entre nous, un peu de mégalomanie ne peut pas faire de mal. Traces s'est formé à Caen en 1993. 3 amis d'enfance, qui ont grandi dans le même immeuble (ça crée forcément des liens), se partagent les postes de guitariste, de bassiste et de batteur. Ils débauchent un activiste local (il bosse dans une radio du même tonneau), Vincent, qui se plante devant le micro, et l'aventure peut commencer. Le groupe joue une sorte de rock'n'roll énergique agrémenté de bribes de punk. Et comme on est encore en pleine période "do it yourself", Traces décide d'enregistrer au plus vite, histoire de laisser son nom à la postérité. Quelques mois à peine après leur formation, toujours en 1993, ils investissent le studio installé dans le bâtiment où ils répètent (pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'on a sous la main ?) et mettent 6 titres en boîte, dont 3 sont extraits pour constituer un premier EP paru sur le label, caennais lui aussi, Bleach Records. Après l'arrivée d'un second guitariste, Traces, qui a décidé de ne pas chômer, retourne en studio dès le printemps 94. 3 nouveaux titres sont pasteurisés, et paraissent eux aussi en EP sur Bleach Records. Mais, à peine plus d'un an après sa formation, le groupe n'en a hélas plus pour longtemps. La musique ne fait pas vivre, refrain connu, et les obligations professionnelles des uns et des autres deviennent de plus en plus inconciliables avec les activités du groupe, surtout quand ça vous oblige, parfois, à vous installer à l'autre bout du pays. Qu'à cela ne tienne, afin de remplir la boîte à souvenirs, une dernière séance studio se tient avant fin 94, juste pour le fun. Au total Traces aura donc enregistré 12 titres, que des compositions originales, qui font aujourd'hui l'objet de cette compilation bienvenue. Compte tenu des conditions d'enregistrement, qu'on imagine assez spartiates, la qualité est plutôt bonne, en tout cas pas pire que certains disques plus "officiels" sortis à la même époque. Avec même quelques belles réussites ("Billy Bonbon", mon préféré, "Traces du temps"). On notera avec intérêt que Vincent, en 1994, part s'installer à Rennes, où il fait partie de l'équipe fondatrice du label Mass Productions (dont il est toujours aujourd'hui un membre [hyoer] actif). Il est également l'auteur des illustrations ornant ce disque, à l'ambiance viking prononcée, on n'est pas descendant de Guillaume le Conquérant pour rien. On notera aussi le propos aussi didactique que possible de cette réédition, avec un livret proposant un bref historique du groupe, ce qui m'a bien aidé pour cette chronique, les paroles des chansons, et plusieurs photos, dont la reproduction des disques originaux, où l'on remarque que les 2 EP étaient parus en vinyl de couleur (jaune, puis bleu, heureuse initiative), et que l'un des titres de Traces ("Billy Bonbon" justement) était également paru sur un split 45t partagé avec cet autre groupe caennais, les Spurts, eux même récemment redécouverts grâce aux bons soins du label archiviste Mémoire Neuve. Vous l'aurez compris, je prise toujours beaucoup ce genre d'initiative "archéologique" qui permet de ne pas oublier des groupes qui n'ont pas forcément eu la chance, à l'époque, de vivre plus avant leur rêve de musique. Que celui-ci prenne forme, même 18 ans plus tard, est déjà en soi une petite victoire.

FIGHTS AND FIRES : We could all be dead tomorrow (CD, Black Star Foundation - www.blackstarfoundation.com)

Avec toute l'armée de groupes pop nunuches dont les scènes anglaises sont envahies depuis de (trop) nombreuses années maintenant, on a un peu tendance à oublier que certains grand-britons n'ont pas abdiqué leurs véritables prétentions rock'n'roll. Du coup, recevoir un truc comme le nouvel album de Fights And Fires a quelque chose d'éminemment prophylactique. Ouais, il reste encore quelque chose de pourri au royaume de Lizzy II, et c'est tant mieux. Fights And Fires ne sont pourtant pas si "vieux" que ça, le groupe s'est formé en 2008, mais ils ont déjà plusieurs enregistrements à leur actif, et ce "We could all be dead tomorrow" est leur second album. On aura compris que l'album fut conçu largement avant un certain 21 décembre 2012, et que Fights And Fires s'interrogeaient encore sur la pertinence du calendrier Maya. Et s'ils avaient eu raison ? Hein ? On aurait l'air malin maintenant, perdus dans le néant absolu. Bon, ils se sont plantés, reste plus qu'à savourer ce disque. Je le disais en préambule, Fights And Fires c'est du gros rock'n'roll des familles, du genre à vous raser un quartier d'un seul riff de basse, à

vous laminer une forêt tropicale d'un seul accord de guitare, à vous forer un champ de pétrole d'un seul coup de kick drum. Oubliez tout ce que vous savez sur la pop anglaise, c'est pas de ça dont il s'agit ici, mais bien de rock'n'roll teigneux et hargneux ("If I'm Forrest then you're Jenny" à la mélodie assassine, "Cats lives" façon Panzer dopé au nitro-méthane, "Mothers advice" en mode rouleau-compresseur en plein run), avec quelques regards appuyés du côté d'un punk limite hardcore sans concession ("Haunted house" genre boucaniers montant à l'assaut de Berchtesgaden ou de Gran Sasso pour en finir avec la Peste Brune). Bref, du rock'n'roll taille XXL, avec poils de barbe partout, tatouages apparents et fort taux de testostérone. Évitez d'offrir ça à votre petite cousine de 3 ans (accordez-lui encore quelques années de rêves de princesse), évitez aussi l'écoute inopinée à votre arrière-grand-mère centenaire, surtout le matin au chant du coq, elle mérite bien un peu de tranquillité, évitez aussi l'insertion dans votre lecteur CD en retour de bringue à 4 heures du matin au volume maximum, on a déclenché des guerres pour moins ça.

MESA COSA : Infernal cakewalk (CD, Casbah Records - www.casbah-records.com)

Depuis que Robert Johnson a, un jour de grande solitude, rencontré le diable à un foutu carrefour quelque part au sud du sud des Etats-Unis, on sait que ces putains de croisement sont souvent des lieux de perdition où il ne fait pas bon s'attarder. Et des carrefours, Mesa Cosa a dû en fréquenter un paquet. La preuve, si le groupe est australien (de Melbourne, immense chaudron chauffé direct aux feux de l'Enfer, autant s'approvisionner direct à la source), ils ont trouvé le moyen de dénicher un chanteur mexicain. On ne peut pas dire que la chose soit des plus banales. D'autant que le groupe est un sextet, pas non plus ce qui se fait de plus classique dans le genre. D'autant, aussi, que la bande abrite en son sein, outre les instrument contondants habituels, à cordes ou à percussion, un saxophoniste qui semble ne connaître qu'une seule façon de souffler dans son tuyau, en roue libre et sans entrave. Quoique, à la réflexion, des entraves, y en a pas non plus beaucoup chez les autres, tant tout ce petit monde a décidé de faire le plus de barouf possible, histoire de voir s'il n'y aurait pas moyen de réveiller les rejetons les plus dézingués de l'Enfer sus-cité. Si toutefois ces rejetons ne sont pas les membres de Mesa Cosa eux-mêmes. Là, j'avoue, j'ai de sérieux doutes. Parce que je ne vous ai pas encore dit, mais les lascars nous assènent un garage-punk pas piqué des vers. Du genre électrique, sauvage, orgasmique. Ils vous maltraitent le riff, vous cabossent le tempo, vous caillassent la mélodie, le tout puissance 10 sur les potards. 10 comme le nombre de morceaux de ce disque. Et du légal "666" à la résurrection en règle de "Alcatraz" (une reprise millésimée psyché 60's de l'excellent groupe péruvien Los Saicos), en passant par le torride "Shoplifter", l'éruptif "Los Perros" (une tuerie punk qui vire attaque sournoise de zombies), le foudroyant "Hijo del mal", l'envoûtant "Diablo" (qui me rappelle les furieuses élucubrations des Scientists) ou l'ironique "Chupacabra", on sent bien que cette bande de galopins n'est pas là pour nous conter fleurette. Ca feule, ça rugit, ça hurle à la lune comme un loup-garou en rut, ça grogne comme un partouzard en pleine action, ça éjacule comme un B-52 larguant sa cargaison de napalm. Au temps pour le romantisme.



BEER BEER ORCHESTRA : Welcome to the Ska Club (CD, Mass Productions/Beer Beer Production)

Un peu de ska dans ce monde de brutes ne peut décemment pas faire de mal. C'est ce que s'emploient à démontrer les vendéens de Beer Beer Orchestra avec un quatrième album bien senti, fun et goguenard. Tout est bon là-dedans, du titre explicite au graphisme rigolo (hommage aux Blues Brothers), en passant, bien sûr, par une musique qui puise ses racines directement dans le meilleur du ska, genre fin 60's début 70's. Le noyau dur du groupe, c'est le quintet, guitare-basse-batterie, plus trompette et sax. Voilà qui les positionne déjà plutôt vers le haut du panier que vers le cul de basse fosse. Après, à partir de cette cellule primale, gravite une pleine cohorte d'invités qui apportent avec eux, non seulement leur talent, mais aussi leur bonne humeur communicative. Fun et goguenard je vous ai dit, suivez un peu. D'autant que les canailles, dans leurs textes, n'engendrent pas non plus la mélancolie. Mêmes s'ils savent être revendicatifs (mal bouffe, racisme, capitalisme, environnement, ça dézingue sec), les textes de Beer Beer Orchestra n'en sont pas moins toujours empreints d'un humour qui aide à faire passer le message, loin du misérabilisme et du pessimisme qui sont trop souvent de mise dans le genre. Certes, on ne rigole pas tous les jours dans la vraie vie, raison de plus pour tenter de dérider le discours. C'est toujours ça de gagné sur la morosité ambiante. Je n'ai jamais vu Beer Beer Orchestra sur scène, mais je suis impatient.



.....

Les WAYFARERS : Chambre 607 (CD, Wambam Productions)

Y a pas à tortiller, faire un fanzine vous permet parfois de recevoir de petites perles de rock'n'roll à côté desquelles, en temps normal, on aurait toutes les chances de passer. Témoin ce disque des Wayfarers, un groupe originaire de la région nancéenne, copie (y a même pas les titres, dommage) d'un album pour lequel le groupe cherche apparemment un label. Et j'espère qu'ils trouveront chaussure à leur pied tant le truc le mérite. Les Wayfarers c'est un bon vieux rock'n'roll des familles, avec pas mal de rockabilly, mais aussi une touche de swing, une larme de rhythm'n'blues, un nuage de jive. La formation des Wayfarers est d'ailleurs emblématique, avec sa contrebasse rondelette et virevoltante, sa guitare volubile et chatoyante, son saxophone intense et aventureux, et parfois un orgue imparable et groovy (comme sur la reprise du "Dr Jekyll et Mr Hyde" de Serge Gainsbourg). Le tout est bourré d'une énergie communicative, gavé de rythmes denses et chaloupés, nourri de références déferentes et d'homages sincères (un des morceaux fait furieusement penser à la période "noire" de Nino Ferrer, on ne peut que s'incliner). Mais le petit plus des Wayfarers ce sont les textes, en français (à une exception près), qui, loin de n'être que d'anecdotiques suites de mots, dénotent un vrai travail d'écriture, racontant des histoires tirant souvent du côté de la littérature noire, ce qui, évidemment, n'est pas fait pour déplaire. On sent qu'il y a du boulot et de la recherche derrière tout ça. A suivre en tout cas, notamment sur scène, en espérant avoir l'occasion de les y croiser un de ces jours.

SURF'S COMIN' (3CD set, Not Now Music)

Qui n'a pas un jour rêvé de plages de sable blanc, de filles bronzées, de station wagons sur-dimensionnés, de planches de surf multicolores, de Pamela Anderson en maillot de bain rouge... euh, non, là je déconne... quoique, la petite Pamela, quand elle était jeune, et avant le silicone... mais je m'égare... Le surf reste l'un de mes styles musicaux préférés, avec son insouciance frivole, et, malgré tout, son énergie débordante et communicative. Alors, forcément, ce genre de compilation, même si mille fois rebattue, ça me procure toujours ma petite dose de frissons, une de mes madeleines à moi. En 3 CD et 60 titres la chose peut servir de parfaite introduction, pour qui ne serait pas encore initié, à la musique surf. A commencer par les 2 maîtres en la matière, ceux qui lui donnèrent ses lettres de noblesse, Duane Eddy et Link Wray. Le premier, présent avec 5 titres, que des classiques ("Shazam", "Peter Gunn", "Ramrod", "Movin' n' groovin'" et "Rebel rouser"), est le pionnier de la guitare twangy, avec ses riffs joués sur les cordes les plus graves et enrobés d'écho (avant l'invention des pédales d'effet qui démocratiseront le procédé quelques années plus tard). Le second, qui s'est tourné vers la musique instrumentale après avoir perdu un poumon, la faute à la tuberculose contractée pendant qu'il servait en Corée, l'empêchant dès lors de chanter, le second, Link Wray donc, qui va développer un style de guitare profondément urbain, âpre, menaçant, lourd, pesant, en parfaite adéquation avec les combats de rue qui agitent alors quelques-unes des grandes villes américaines, à commencer par Los Angeles. Link Wray qui aura d'ailleurs le redoutable "privilège" d'être le seul musicien à avoir été censuré avec un morceau instrumental, sans paroles donc. C'est le bien nommé "Rumble", évidemment présent ici, accusé par les autorités d'inciter à la délinquance juvénile. Parfaitement authentique. C'est dire si les Etats-Unis de l'époque étaient mal en point. 3 autres titres de Link Wray figurent dans ce coffret, dont sa reprise brutale de "Raw-hide". Derrière ces 2 monstres sacrés on trouve plusieurs autres adeptes forcenés de la surf music. Comme les Ventures, l'un des groupes les plus populaires du genre, qui tournent encore aujourd'hui, plus de 50 ans après leurs débuts, et à qui l'on doit des classiques comme "Walk don't run" ou "Perfidia". Comme Dick Dale, le premier à évoquer, avec sa guitare, les sensations éprouvées par le surfeur chevauchant les rouleaux du Pacifique. Il était lui-même un surfeur chevronné et plutôt doué. Un seul titre de Dick Dale figure sur cette compil, "Jessie Pearl", d'autres, nettement plus célèbres, comme "Misirlou", n'ayant probablement pas été retenus pour des questions de droit. Et toute une armée de guitaristes ou de groupes ayant eux aussi réussi à connaître un certain succès, les Fireballs ("Fireball", "Bulldog", "Torquay"), Rock A Teens (l'excellent "Woo hoo"), les Kingsmen ("Week end", quelques années avant l'explosion "Surfin' bird", non présent ici puisque pas spécifiquement surf), Johnny and the Hurricanes, les Ramrods (énième version de "Ghost riders in the sky", mais on ne s'en lasse pas), les Champs (l'imparable "Tequila"), Arthur Smith, auteur de l'intemporel "Guitar boogie", mais sélectionné avec une variation sur ce thème nommée "Guitar bustin'", les Wailers, des spécialistes du northwest garage sound, copains des Sonics, qui se sont malgré tout fendus d'un "Shanghai'd" très explicite. Au programme aussi quelques divines surprises. Muwa "Guitar" Hubbard qui reprend le "Raunchy" de Bill Justis (un pionnier du label Sun Records celui-là), Scotty Moore, le guitariste d'Elvis Presley quand celui-ci créa rien moins que le rockabilly, toujours chez Sun, et qui se fend d'un "Have guitar will travel" intéressant, Bruce Johnston, qui deviendra le bassiste des Beach Boys en 1965, en remplacement d'un Brian Wilson complètement cramé aux acides, et l'on comprend pourquoi à l'écoute de son "I saw her first" (l'un des rares titres chantés de cette compilation) qui sonne comme une chanson des Garçons de la Plage, un tout jeune Phil Spector qui, avant de devenir le producteur mégalomane que l'on connaît, avait pondu quelques singles bien dans l'air du temps de l'époque ("Bumbershoot" en est un parfait exemple). Et puis, pour terminer, mentionnons la présence du seul groupe anglais de cette sélection, et pas n'importe lequel, les Shadows évidemment, qui, outre leur carrière d'accompagnateurs de Cliff Richard, clone briton d'Elvis, ont connu aussi gloire et succès sous leur propre nom avec une litanie d'instrumentaux balancés comme une danseuse du Crazy Horse Saloon, dont "Apache", "The stranger", "Man of mystery" ou "Jet black", tous inclus ici. Vivement cet été.



LENGTH OF TIME : Let the world with the sun go down (CD, GSR Music)

Fans de metal-core, vous le savez déjà, la Belgique est l'un des berceaux du genre. Le pays a beau être au bord de l'implosion politique (mais qu'est-ce que va faire ce bon roi Albert quand le flat country sera éclaté entre la France et les Pays-Bas ? de quel côté ira-t-il pointer au chômage ? et je ne vous raconte pas le montant de l'allocation, vu son train de vie actuel), bon, oui, le pays est peut-être mal barré, mais n'empêche que c'est entre Meuse et Escaut que sont nés quelques-uns des groupes fondateurs du métal-core, à commencer par ces Length Of Time, des bruxellois, qui sont le sujet de cette chronique. Et c'est pas parce qu'on n'avait plus de nouvelles d'eux depuis quelques années (dans les 2-3 pour être précis, et même 10 si l'on s'en tient au strict point de vue discographique, autant dire une éternité), que les gusses n'en étaient pas moins conscients que le monde avait encore besoin d'eux. Bon, entre temps ils ont déjà changé de bassiste. Bye bye Vincent, welcome Jeremy, en provenance d'Enthroned (des black métalleux ceux-là, belges eux aussi, et qui entrent tranquillement dans leur troisième décennie, baste). Forcément, les familles recomposées, ça oblige à revoir ses habitudes (de quel côté du lit tu dors, qu'est-ce que tu prends au petit-déj, sucré ou salé, bière ou picrate, tout ça quoi), ce qui prend quand même du temps. On a beau avoir les yeux de l'amour pour la nouveauté, faut pas négliger les contingences matérielles, surtout quand on convie le public au lever et au coucher du roi. Bref, plusieurs mois de répétition plus tard, tout ce petit monde est enfin prêt à nous présenter le nouveau bébé. Pas bien balèze le morpion, certes, 6 titres dont 1 déjà connu, extrait d'un split 7" partagé avec Santa Karla (gang de hooligans anglais aujourd'hui défunt), mais il a de l'organe, c'est déjà ça. Il sait se faire entendre. Il grogne, rugit, hurle, on n'en attendait pas moins de Ross, le vocaliste en chef, et derrière ça charcute méchant, ça dépèce sévère, ça pilonne grave. Quand on naît dans un monde impitoyable, faut pas se laisser impressionner, faut montrer les crocs tout de suite, histoire d'éloigner les malfaisants. Et Length Of Time, qui n'ont jamais été du genre à se laisser faire, ne vont sûrement pas commencer aujourd'hui à baisser leur froc. On les retrouve donc remontés comme des coucous, hargneux comme des pitbulls, aimables comme des flics anti-émeute. Des potes quoi, des vrais.

THULSA DOOM : The song remains the same (CD, Riotous Outburst Records)

Ne vous laissez pas abuser par le titre de ce disque, qui n'a rien à voir avec Led Zeppelin. Thulsa Doom était un groupe new-yorkais qui sévissait dans la Grosse Pomme du côté de la fin des années 90. Leur spécialité ? Un gros punk-hardcore intense et proéminent avec un chant féminin rageur et hargneux. Le genre de truc qui vous récurer les esgourdes aussi sauvagement qu'un oto-rhino sans diplôme. De son vivant le groupe avait eu le temps d'enregistrer 2 EP autoproduits avant de splinter en 2000. En 2012 Thulsa Doom se reforme le temps d'une mini tournée dans l'est des Etats-Unis, et a priori rien de plus pour l'instant. L'occasion était trop belle pour le label Riotous Outburst, basé dans le Connecticut, pour sortir ce CD (le disque existe aussi en format vinyl 25 cm), qui propose les 7 titres parus en EP à l'époque, augmentés de 3 inédits, ce qui nous donne, au final, un bel album en forme de quasi intégrale. Un disque sans temps mort, bourré d'énergie, avec sa dizaine de morceaux en forme de coups de griffes assassins. Excellent surprise pour qui était passé à côté de ce gang à l'époque. Et si le titre de l'album ne doit rien à Led Zep, le nom du groupe, lui, doit certainement beaucoup au personnage créé par Robert Howard, qui en avait fait l'ennemi de l'un de ses héros, Kull. Plus tard Marvel reprendra le personnage de Thulsa Doom pour en faire un ennemi de Conan le Barbare dans la série de comics publiée par la Maison des Idées. Ce qui explique pourquoi, en 1982, quand John Milius réalise le premier "Conan le Barbare", il fait de Thulsa Doom l'ennemi du héros cimmérien. Un choix curieux cependant puisque Robert Howard avait créé le personnage de Thoth-Amon pour l'opposer à Conan, et que le Thulsa Doom du film est nettement plus proche de Thoth-Amon que du Thulsa Doom original créé par Howard. Ce qui n'enlève rien, au demeurant, à l'interprétation magistrale de James Earl Jones, inquiétant à souhait dans le rôle d'un Thulsa Doom aussi froid qu'un serpent, ce qui tombe bien puisqu'il en prend souvent l'apparence lors de transes mystiques et hallucinogènes. C'était notre séquence culture...

HVB : Valstar revenge (CD, General Strike/Rusty Knife/Les Graillouteurs/Appel Aux Lutttes)

Premier mini album pour ce groupe dont je n'avais encore jamais entendu parler. Et déjà un beau paradoxe. Parce que si le groupe vénère la Valstar (HVB ça veut dire Hooligans Valstar Band), la bière avec laquelle tout a commencé pour beaucoup d'entre nous (vous pouviez choisir entre la rouge et la verte vous ? moi pas), surtout pour de basses considérations financières (y avait pas moins cher sur le marché, au point que ça ne valait presque pas le coup de risquer de se faire gauler en chourant une bouteille ou deux au passage, sinon pour la beauté du geste), HVB affiche aussi clairement sa passion pour le football dans son argumentaire, ce qui, je dois l'admettre, ne laisse jamais de m'interpeller. Le foot qui est quand même l'une des plus "belles" manifestations de la beauferie humaine. Et je n'ai jamais compris comment des punks militants et activistes pouvaient soutenir un sport dans lequel on file des millions (peut-être même des milliards, je suis peu au fait des salaires indécentes qui y sont versés) à des abrutis au QI de moule trisomique pour taper dans un ballon. Comment peut-on d'un côté dénoncer l'univers carcéral ("Autre univers"), le capitalisme sauvage ("Sous les ponts"), l'ostracisme dont sont victimes les jeunes issus des milieux les plus défavorisés ("Jeunesse stigmatisée"), comme le font HVB sur leur disque, et, dans le même temps, être béat d'admiration devant des types peu réputés pour leur ouverture d'esprit (en ont-ils un d'ailleurs ?) et leurs réflexions philosophiques. Le sport, au même titre que la religion, est bien le nouvel opium du peuple. Mettons ça sur le compte du combat intérieur qui anime chacun d'entre nous, tiraillés que nous sommes par nos propres contradictions existentielles. Il n'en reste pas moins vrai que HVB pratique un street-punk brutalement électrique, parfois à la limite du hardcore le plus féroce, et que ça vous ramone salement les connexions neuronales.

Les THUGS : Come on people ! (CD + 2 DVD, Frenetic Dancing/ Crash Disques)

Du vivant des Thugs on a déjà usé et abusé des superlatifs pour traiter de la carrière exemplaire d'un des meilleurs groupes de tous les temps, et je pèse mes mots. On ne va donc pas refaire l'historique. Pour cela je vous renvoie aux différents livrets de l'intégrale rééditée en 2003 et 2004, déjà par Crash Disques. 20 ans après les débuts du groupe, et 5 ans après le split, cette intégrale (tous les albums, singles, titres parus sur des compilations, ainsi que force inédits), avait déjà redonné un sérieux coup de projecteur sur les angevins. Mais, à l'époque, comme me l'avaient confié Eric et Pierre-Yves lors d'une interview, point n'était alors question de reformation... Quoique... Au détour de 2-3 blagues balancées sur un ton léger, on devinait que, peut-être, ça devait les démanger un chouia... Mais, non... Jusqu'à ce jour de 2008 où, préparant un festival pour fêter les 20 ans du label, l'un des patrons de Sub Pop les appelle pour leur proposer d'y participer, au dit festival. Et là, comme ça, tout à trac, les Thugs de dire oui. Faut dire que, du temps de leur splendeur, les Thugs furent peut-être plus appréciés à l'étranger qu'en France, un comble. Leur vrai label était anglais, Vinyl Solution, et 3 de leurs albums étaient parus sur les labels américains Alternative Tentacles (la boîte de Jello Biafra) et Sub Pop. L'adage le dit depuis longtemps : Nul n'est prophète en son pays. Il se révéla d'une redoutable pertinence dans le cas des Thugs. Même s'il faut tempérer cette assertion. Parce que, fort heureusement, nous fûmes quand même un bon paquet, par ici, à nous délecter du punk à forte tendance mélodique et à fort pouvoir bruitiste de ce putain de groupe. Personnellement je n'ai jamais vu les Thugs jouer devant une salle même à moitié vide, à chaque fois ils avaient fait le plein. D'accord, je ne les ai pas vus à leurs tous débuts quand ils écumaient les salles des fêtes de village de leur Anjou natal, et où là, j'imagine, lors de ces premiers concerts balbutiants, ils ne devaient pas être des centaines à lever leur bière à leur gloire naissante, mais après, dès les premiers disques commercialisés, le public se fit vite assez conséquent... et fidèle... surtout fidèle. Parce que, une fois que vous étiez tombé dans la marmite sonore des Thugs, il n'était plus possible d'en décrocher, à moins de devenir sourd, à moins de vous faire lama au fin fond du Tibet, à moins d'être volontaire pour le premier voyage vers Mars (et encore, dans ce cas, il vous serait resté la possibilité d'emmener les disques avec vous). Non, les Thugs, quand on les avait dans la peau, c'était pour la vie, comme vôtre môman, ou comme Titine, votre premier amour adolescent. Alors forcément, quand filtrèrent les premières rumeurs de reformation, alléluiah, hosannah, joie, bonheur,

montjoie St Denis, tous les vétérans des guerres thugsiennes d'antan ont ressorti l'armure de l'armoire, l'ont amoureusement polie, et ont décidé qu'ils ne pouvaient décemment pas louper ça. D'autant que, quitte à se reformer, et donc à passer quand même un minimum de temps à rebosser des morceaux plus joués depuis parfois de nombreuses années, autant en profiter pour se faire une petite tournée de rôdage, à l'ancienne, à l'arrache, pour les quelques vieux grognards qui n'avaient pas oublié les campagnes victorieuses des années de gloire. C'est comme ça que, au printemps et en été 2008, les Thugs ont donné une petite dizaine de concerts dans l'hexagone avant de s'envoler pour Seattle et donc ce festival Sub Pop initiateur d'une reformation certes éphémère (le groupe a de nouveau cessé ses activités juste après ce festival) mais ô combien salvatrice. Proximité géographique oblige j'ai évidemment assisté à l'un des 2 concerts parisiens (à la Maroquinerie), tandis que le groupe, lui, est parti visiter quelques hauts lieux de ses exploits d'avant, Bordeaux, Toulouse, Angers (leur home sweet home), Lyon, Marseille, et même Tremargat, petit village des Côtes d'Armor où habite Christophe, y occupant le poste de cantonnier. Aujourd'hui paraît donc l'ultime (?) chapitre discographique des Thugs avec ce coffret "Come on people !". Comme le dit si bien Marsu, le boss de Crash Disques, après l'intégrale d'il y a presque 10 ans, le label vient de poser le toit de la maison avec ce CD et ces 2 DVD. Mais que contient donc ce joli digipack 4 volets ? Sur le CD on retrouve l'intégralité du concert bordelais, le 10 juin 2008 au BT 59. Un concert dont on avait déjà pu apprécier de larges extraits lors de l'édition d'un album vinyl en début d'année 2012, Crash Disques s'étant alors associé avec Slow Death. Un CD qui témoigne, comme on avait pu s'en rendre compte "in vivo" lors des concerts, de la foi intacte des Thugs à rejouer une musique qui n'a pas pris une ride, le groupe étant aussi frais et énergique que 10 ans auparavant... Comme s'il n'y avait jamais eu d'arrêt, comme si, la veille encore, ils distillaient toujours cette électricité où la mélodie n'est jamais absente, tout en façonnant un mur du son où la répétitivité des riffs de guitare ne le dispute qu'à la rythmique ferroviaire et implacable d'un Christophe qui pousse tout le monde au cul. En 19 titres ce disque revisite, en une sorte de "best of", 15 ans d'une carrière indomptée. Du côté des DVD, le premier nous offre l'intégralité d'un autre concert de cette tournée 2008, celui d'Angers, le 4 juillet à la salle Jean Vilar. Ce jour là, dans leur ville natale, les Thugs ont légèrement étoffé leur set, portant la set-list à 24 titres (dont l'excellente reprise du "Moon over Marin" des Dead Kennedys). Avec les images en plus on est cette fois au coeur même du concert. A part être carrément sur scène avec les Thugs, c'est ce qu'on peut trouver de plus proche pour s'imprégner de l'énergie live du groupe. Quant au second DVD il s'articule autour du documentaire "Come on people !", réalisé durant les préparatifs et le déroulement de cette tournée, avec les images d'archive qui vont bien, et de larges et nombreux extraits d'entretien avec les 4 musiciens qui reviennent sur l'histoire du groupe. Un must pour tout thugsophile qui se respecte. Les 2 DVD étant complétés de courts-métrages, de reportages (l'enregistrement de "Strike" par exemple), et d'une bonne demi-douzaine de clips d'époque. Du travail d'orfèvre, ciselé avec maestria par des gens dont on sent bien que, eux aussi, sont de vrais fans d'un groupe foutrement attachant. Beau boulot qui vient clore une carrière sans fausse note. Rendez-vous pour les 50 ans de Sup Pop maintenant ?

~~~~~

**KLONE : The dreamer's hideaway (CD, Klonosphere - [www.klonosphere.com](http://www.klonosphere.com))**

Bon, c'est sûr, Klone n'est pas un groupe à écouter si votre copine vient de vous larguer, si vous venez de perdre votre boulot, ou si l'on vient de vous diagnostiquer un cancer en phase terminale. Honnêtement, c'est pas eux qui risquent de vous remonter le moral. En revanche, si tout va bien dans votre vie de bisounours béat, la musique oppressante de Klone ne devrait pas trop vous filer le bourdon. Parce que les poitevins ne font pas dans la pop sémillante, autant le dire derechef. Klone, c'est une sorte de métal qui plonge direct dans les entrailles magmatiques, avec quelques réminiscences psyché délétères, voire, sur les contours de sombres atmosphères black ou doom, mais sans les relents politiques nauséux des premières, ni le plombage en règles des secondes. La musique de Klone se situe essentiellement dans le mid-tempo, avec un chant incantatoire, un beat lourd et implacable de machine déshumanisée (genre "Metropolis" passée à la moulinette Giger), des riffs de guitare annonciateurs d'une apocalypse défiant toutes les lois de la physique, et deux gimmicks propres au groupe. Tout d'abord une guitare irréaliste toute en nappes sonores et en nuées d'orages stellaires. C'est elle qui rapprocherait Klone d'une ambiance black saturée d'ozone,

remplaçant avantageusement les claviers habituellement utilisés chez les adeptes de Thor et d'Odin. Et un saxophone allumé qui déchire parfois de ses incartades libres de toute pesanteur les ambiances extatiques savamment élaborées par ses petits camarades de jeu. Entre free jazz et tentations expérimentales, ce sax délivre d'inattendues et fulgurantes apparitions sonores dans un océan tempétueux et avide de chair fraîche. "The dreamer's hideaway" est le quatrième album en un peu plus de 15 ans d'existence pour un groupe qui évolue sur sa propre branche du grand arbre généalogique de l'homo sapiens musicalensis. Je souhaite bon courage aux Darwin et aux Linné de l'ère quinquennale quand il leur faudra revoir les principes de l'évolution et du classement des espèces dans quelques millions d'années et qu'ils tomberont sur un CD fossilisé de Klone.

~~~~~

7 WEEKS : Carnivora (CD, F2M Planet - www.7weeks.fr)

On peut sûrement reprocher plein de trucs aux gaziers de 7 Weeks (après tout, ne sont-ils pas simplement humains ?), mais, au moins ne peut-on pas les accuser de répéter à l'envi le même disque. 3 albums, et 3 ambiances assez différentes. Après le conceptuel, expérimental et presque atmosphérique "Dead of night" en 2011, soit la mise en musique des impressions du groupe au visionnage du film éponyme de Bob Clark (voir n° 93), les poitevins se recentrent sur leur coeur de métier, comme on dit dans les entreprises qui se gargarisent de communication alambiquée, à savoir une sorte de punk-hardcore-stoner savamment assaisonné et puissamment épique. A base de rythmiques péremptoires, de guitares abrasives et de mélodies vénéneuses 7 Weeks explorent nonchalamment une sorte de paysage abrupt et inquiétant, peuplé d'une faune mutante et d'une flore sournoise ("Bones & flowers"), où les pluies acides se font tornades ("Acid rain"), où la chair, humaine de préférence, sert d'aliment de base ("Carnivora"), mais où, aussi, le surnaturel n'est jamais bien loin ("Ghosts on the seaside road", "Shadow rider"). C'est clair, le voyage n'est pas forcément de tout repos, les nerfs sont parfois soumis à rude épreuve, la tranquillité n'est pas de mise, mais c'est aussi pour ça qu'on suit aveuglément le groupe dans ses errances où le danger n'est jamais loin de la poésie, où la beauté peut vite se transformer en cauchemar, où la surprise est partout, surtout là où on ne l'attend pas. Décidément, 7 Weeks est un groupe qui sait retenir notre attention avec ses envolées électriques sur fond de fausse désinvolture. Comme ils le disent eux-mêmes : "You are so special".

~~~~~

**The BUFFALOS : Full of silence and fury (CD, 30HD - [www.30hdrecords.com](http://www.30hdrecords.com))**

Je ne voudrais pas avoir l'air de pinailler, mais le titre de cet album est un tantinet mensonger. De la furie, il y a, pas de souci, mais du silence, je n'en ai pas entendu beaucoup. Et non, les blancs entre les morceaux, ça ne compte pas, tout le monde le fait, c'est trop facile. Donc le BVP me prie de vous prévenir, chers amis lecteurs, ceci n'est pas un disque de relaxation, ni de méditation. S'agirait pas que vous l'achetiez par inadvertance. Il n'est pas fait pour bercer le petit dernier, ni pour vous assurer ordre, beauté, luxe, calme et volupté (oui, on a aussi des lettres dans cette feuille de chou). En revanche, si vous passez vos week-ends au milieu des décibels (si possible sans limiteur), à vous frotter la couenne avec d'autres énervés comme vous dans des pogos d'anthologie, la chose devrait faire l'affaire. Ça démarre par une cavalcade effrénée de bonnes grosses guitares qui débaroulent façon horde de Huns en route pour la gloire, efficacement soutenues par des tams-tams qui arpentent l'espace sonore de manière aussi implacable qu'un rouleau-compresseur vous aplatit ses kilomètres d'autoroute. Autant dire que les Buffalos (ouais, ça tient aussi de la horde de bisons en pleine migration reproductrice), autant dire, donc, que les Buffalos ne sont pas du genre à admirer le paysage, à compter les pâquerettes sur le bord du chemin, ni à s'esbaudir à l'écoute du gazouillis d'un p'tit zoziau tout guilleret. Pas de ça Lisette ! La campagne, ça s'arpente à la manière d'une armée assoiffée de sang, nom d'un p'tit Panzer. Et même quand, des fois, rarement, le tempo se ralentit ("Antartica"), ça reste un rien martial, et c'est surtout pour piller, violer et se saouler à mort, avant de repartir à l'approche de la tempête du siècle ("Black storm" et sa coda toute en "dies irae", ça sent son petit cataclysme maison). Manquerait plus qu'on se laisse attendre dans les rangs, on a une réputation à bâtir et à soutenir.

**The SLIT PLASTERS : Chasing jet black muffs (CD, Chorzoloco Production - [www.chorzoloco.com](http://www.chorzoloco.com))**

En ces temps où l'exil fiscal est devenu si tendance, les Slit Plasters n'ont pas attendu que Poutine leur demande à genoux de venir s'installer en Sibérie Septentrionale. Il y a déjà longtemps qu'ils squattaient une chambre au Vatican. Problème, à force de violer les bonnes soeurs, ils se sont fait repérer (non les gars, vous n'aviez pas le droit, il n'y a que Benoît [ah non, c'est vrai, il s'appelle François maintenant] qui peut les trousser sans représailles, il se débrouillera direct avec le grand barbu une fois là-haut). Exit le Vatican, il leur a donc fallu trouver un nouveau pied-à-terre. Ca tombe bien, Vanuatu avait besoin de liquidités, les quelques milliards que les Slit Plasters amenaient dans leurs valises feraient l'affaire. En plus, franchement, les vahinés doivent quand même être plus bandantes que les cornettes vaticanes... Enfin je suppose... Je n'ai jamais posé ne serait-ce qu'un orteil au Vatican (quand je suis à Rome, je fais un détour), pas plus qu'à Vanuatu (mes moyens ne me permettent pas de soudoyer les douaniers locaux). Bon, au final, nous, on s'en fout un peu qu'ils résident désormais à l'autre bout du monde. Au passage, faudra un jour qu'on m'explique le sens de cette locution, comment un truc rond, la Terre (si si, depuis Galilée on en est sûr) comment donc un truc rond peut-il avoir des bouts ? Où j'en étais ? Ah oui. La Lorraine, le Vatican, Vanuatu, ça ne change pas grand-chose. Du moment qu'ils peuvent brancher leurs amplis quelque part, les Slit Plasters se débrouillent toujours pour nous envoyer des cartes postales sonores qui nous font toujours baver d'envie. Les salopards ! En plus des vahinés, du soleil, des cocotiers, des plages de sable blanc, et des lagons paradisiaques, ils trouvent encore le moyen de nous faire bisquer avec leur satané garage assaisonné de punk maniaque et de trash psychotique. Toujours les mêmes qui ont de la veine... Nous on n'a plus qu'à rêver en écoutant le bouzin, un album gorgé d'électricité, juteux comme une papaye bien mûre, orgiaque comme un tamouré qui vire body-body torride, un disque qui vous chope les roubignelles et vous les presse pire que votre voisine nymphomane après une semaine d'abstinence. En 11 titres et 24 minutes chrono les sagouins se sont tapés toutes les gonzesses de l'île, filles du chef et chèvres comprises. Quelle santé les gars ! Mais méfiez-vous quand même, je me suis laissé dire que, dans ces contrées, dans le temps, ils étaient un peu coupeurs de tête et cannibales sur les bords (c'est bien dans les Iles Sandwich qu'ils ont réduit James Cook en pâté de campagne, non ?). S'agirait pas que monte une poussée d'intégrisme revivaliste. Le Vatican ça ne vous a pas suffi ? En attendant, si je comprends bien, on n'est pas près de vous revoir dans le coin, va falloir se contenter des nouvelles que vous voudrez bien avoir la condescendance de nous envoyer de temps en temps quand vous aurez une minute ou deux. Comme disait mon pépé qu'avait connu les tranchées, y a de la veine que pour la crapule. Vanuatu ! Franchement... Vous mériteriez quand même un bon petit contrôle fiscal made in chez nous, pour vous faire les pieds...

**STINKY LOU and the GOON MAT with LORD BERNARDO : 12 roots'n'boogie blues hits (CD, Voodoo Rhythm - [www.voodoohythm.com](http://www.voodoohythm.com))**

Ca commence comme une histoire (à moitié) belge, et ça se termine au fin fond du bayou. Y a vraiment que le blues pour nous raconter des contes comme ça, où les fées sont des strip-teaseuses, les princes charmants des clodos, les princesses des prêtresses vaudou, et les grenouilles des crapauds-buffles. Du côté des sorcières, en revanche, pas de souci, ça fait dans le classique, du genre à danser à poil au clair de lune avec le diable pour cavalier. Ouais, parce que je ne vous ai pas encore raconté la genèse du bazar, le "il était une fois" de l'alpha et de l'oméga. Il était une fois donc, un trio de grands malades. Pas des méchants, non, juste des mecs qui biberonnaient du blues depuis leurs premiers petits pots Blédina, qui en prenaient pour leur 4 heures en biscuits sablés (Prince de Lulu ?), et qui, plus tard, en descendaient par pintes entières. Jusque là, vous vous dites, ça se tient, c'est arrivé à des milliers d'autres gusses du côté du Delta, non ? Yep que je vous dirais. Sauf que nos 3 lascars, les Stinky Lou, Goon Mat et Lord Bernardo en question, sont pas plus noirs que je ne suis aborigène, et n'ont pas plus grandi dans les bras accueillants du Mississippi que je n'ai été élevé chez les Jésuites. Les gonzes, ils ont fait leurs humanités entre Lille et Liège, avouez que, pour la légende, c'est quand même vachement moins glamour. Calez votre GPS sur la ligne noire des Flandres, et dites-moi si vous voyez le moindre champ de coton dans le paysage, le moindre alligator le soir au fond du marigot, le moindre juke-joint sur la Nationale 1. C'est sûr, des fois, au départ, y en a qu'ont pas de bol. Alors forcément, après un tel coup du sort, on est un chouia énervé, on s'emporte, on

pisse partout, et on monte un groupe, histoire de le conjurer ce putain de sort. Quand on a tété du blues depuis le sein maternel, on ne va quand même pas s'arrêter à ce genre de considération bassement géographique. Et que je t'empoigne une guitare crapuleuse en s'installant devant une grosse caisse qui traînait par là (le Goon Mat), et que je te retourne la bassine de grand-mamy et que je t'y fiche un manche à balai dans le fondement, à la bassine, pas à grand-mamy, quand même (le Stinky Lou), et que je te souffle dans l'harmonica récupéré chez les scouts du temps où l'on donnait encore dans l'illusion judéo-chrétienne bon esprit (le Lord Bernardo), et qu'on va vous l'assaisonner au genièvre ce satané blues qui nous taraude le bas-ventre depuis bien avant la puberté. C'est sûr, présenté comme ça, le conte de fée, d'un seul coup, il en prend salement pour son grade. Pour les flonflons du carnaval de Dunkerque, c'est pas la bonne adresse. Par contre, si vous voulez mater du nichon, si vous voulez taper le boogie, si vous voulez de la drague sur fond de déhanché salace, si vous voulez de l'eau boueuse (muddy water comme on dit dans certains coins du Mississippi), si vous voulez du sexe torride, vous avez frappé à la bonne porte. Stinky Lou and the Goon Mat with Lord Bernardo (avec un nom pareil, étonnez-vous qu'ils ne soient pas invités chez Patrick Sébastien) n'ont peut-être pas la bonne couleur de peau, ne sont peut-être pas nés où il fallait, n'ont peut-être pas pleuré leur race à trimer 12 heures par jour du côté de Clarksdale, ça ne les empêche pas de le ressentir au plus profond de leurs tripes ce blues sorti du fond des âges (je suis sûr que Cro-Magnon, au fond de sa caverne, le blues il le chantait déjà, surtout quand la chasse avait été pourrave). D'ailleurs, c'est pas un hasard si Voodoo Rhythm réédite une nouvelle fois cet album, qui date pourtant de 2007, un CD à l'époque, updaté aujourd'hui en vinyl, avec la même force brute, la même puissance crade, la même accroche sexy. J'en connaît plus d'une qui y a laissé sa culotte dans l'aventure, et qui ne s'en est jamais plainte. A bon entendeur...

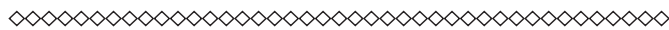
**BLIND HORSES : Ugly Jack (CD autoproduit - [axel.bouteiller@free.fr](mailto:axel.bouteiller@free.fr))**

A l'heure où Tarantino vient enfin de se pencher sur le cas du western (on l'attendait depuis longtemps, et le lascar ne déçoit toujours pas), nul doute que d'aucuns vont aussi redécouvrir la musique de la même barrique (de whisky), la musique country & western traitée façon lycanthropique. Et à ce petit jeu les nordistes (ouais, je sais, d'habitude, le western crépusculaire c'est plutôt au sud que ça se situe, mais on ne choisit pas ses origines), donc, disais-je, à ce petit jeu, les nordistes de Blind Horses pourraient bien rafler la mise dans ce poker menteur où les fantômes de Leone fricotent avec les spectres de Django. Parce que Blind Horses fait une country décharnée, hallucinée, zombifiée, où les mânes du Dean Martin de "Rio Bravo" ("My bible, my pistol & my bourbon" n'est-il pas sans rappeler le "My rifle, my pony & me" que le vieux pochard roucoulait, avec Ricky Nelson et Walter Brennan, à l'oreille d'un John Wayne paternaliste ?) pleurent leurs âmes perdues avec les mercenaires d'un Chris empêtré dans le bourbier mexicain ("Duel" vous file la chair de poule aussi sûrement qu'un "Deguello" annonçant l'arrivée de la camarade elle-même). Parce que Blind Horses n'est pas un groupe banal. Certes il y a bien une guitare, une basse et une batterie, mais il y a aussi, et surtout, un banjo qui vient vous suriner le tympan de ses notes aigrettes, il y a aussi des trucs plus inavouables, comme une trompette lancinante et lugubre, un bugle chafouin, ou un glockenspiel qu'on n'avait plus vu à pareille fête depuis les parades sinistres d'un entre deux guerres qui, pour le coup, n'ont plus rien à voir avec les déserts du Sonora ou du Chihuahua, et encore moins avec les confrontations létales de 2 pistoleros dans le soleil couchant. Bordel, ce disque est aussi affable qu'un saguaro ("Illegal immigrant"), aussi doucereux qu'un bronco en chaleur ("Horses", reprise de Sally Timms and the Drifting Cowgirls), aussi taquin qu'un bandido mexicain sur la voie de la révolution ("Ugly Jack"), aussi rigolard qu'un croque-mort en route pour Boot Hill ("Together again").



**LITTLE BOB BLUES BASTARDS : Break down the walls (CD, Dixiefrog)**

Ca fait combien ? 40 ans maintenant que Little Bob a le rock'n'roll et le blues chevillé au corps ? Enfin, 40 ans, pour l'état-civil discographique officiel, parce que si l'on parle biologie, on peut facile rajouter une décennie à ce décompte. Donc, 40 ans que le petit Bob nous balance ses disques à l'esprit mal tourné et à l'électricité crade. Avec la Story tout d'abord, puis plus ou moins en solo, et, aujourd'hui, avec ce nouveau groupe, les Blues Bastards, qui portent bien leur nom. Parce que, les énergumènes, le blues, ils le transpirent par tous les pores. Ils viennent même d'en faire un disque. Petite présentation de la bande d'abord. Gilles Mallet, le fidèle d'entre les fidèles, dernier rescapé de l'antique Story, des rides en plus, certes, mais toujours la même diabolique habileté sur sa 6 cordes. Bertrand Couloume, pas mal non plus dans le genre longévité, 20 ans de bons et loyaux services avec sa contrebasse granuleuse. Ouais, j'ai bien dit contrebasse, et non pas une vulgaire basse électrique. Ca a plus de gueule et c'est plus charnel. Mickey Blow, encore un pur et dur celui-là, la gueule burinée au soleil autant qu'aux embruns, qui souffre dans son harmonica comme un vieux tubar sous son porche au soleil couchant. Depuis les Stunners, le Mickey, on l'a vu derrière tout le monde, ou pas loin, ça vous forge le caractère. Finalement, le plus jeune, c'est le grand type assis derrière sa batterie, et qui porte le même blaze que Bob, Piazza. Sauf que lui c'est Jérémie, et c'est le neveu. Mais rassurez-vous, s'il est là, c'est pas par pur népotisme, mais bien parce qu'il ne dénote pas dans le paysage. Ses tambours, il en fait à peu près tout ce qu'il en veut. Donc, du côté du groupe, tout est OK. Reste à se pencher sur le menu de ce disque. Un carré d'originaux tout d'abord, dont le "Break down the walls" qui donne son titre à l'ensemble, le "Feel like a bastard" qui en rajoute une couche quant à la filiation douteuse de la bande (on va finir par croire que les musiciens c'est comme les clébardes, c'est les corniauds les plus attachants), ou "The brokenhearted boy", éternelle histoire d'amour qui tourne mal, synthèse même de la chanson de blues. Le reste ? Que de la reprise, on ne va quand même pas se laisser aller. Et pas du second choix. Au hasard on retiendra "Run you off the hill" de l'Aynsley Dunbar Retaliation, groupe issu du british blues boom des 60's, même si c'est pas le plus connu, ça situe quand même le niveau, 2 Howlin' Wolf, carrément, quand on tape dans le haut de gamme autant ne pas faire les choses à moitié, "Evil (is goin' on)" et "Who's been talking", "Circumstances" de Captain Beefheart, dont on ne dira jamais assez tout ce qu'il fit pour faire passer le blues à l'âge adulte, "I wanna be free" de Joe Tex, plus soul, plus sensuel, "I feel so good" de J.B. Lenoir, un mec à la classe insolente, ou encore le "Heartbreak Hotel" d'Elvis, une ballade crépusculaire et décharnée, déjà à l'origine, à des années-lumière de la merde adipeuse que le "King" nous pondra à la chaîne après son retour de l'armée, là c'était encore le blanc bec mal dégrossi et noirci aux radios blacks et aux juke-joints de Beale Street. Des bâtards, d'accord, mais quand même, quel pedigree !



**WASHINGTON DEAD CATS : Down under my feet (CD, Be Fast !!! - www.toutafond.com)**

Vétérans des guerres alternatives des années 80, les Washington Dead Cats n'usurpent pas la réputation de longévité de la bestiole à qui ils ont emprunté leur nom. Et on devrait les supporter encore un paquet de temps vu qu'ils n'ont même pas encore gaspillé leur première vie, et qu'il leur en restera donc encore 8 à tirer. A ce rythme là, vos arrière petits-enfants se déhancheront encore sur le rock'n'roll jubilatoire de ces matous invulnérables. Inoxydables même. Parce que la musique a beau changer autour d'eux, ils s'en foutent royalement. Telle une potion magique d'éternité, quand les Washington Dead Cats sont tombés dans la marmite du rock'n'roll dans leur prime jeunesse, le pacte avec le diable, c'est bien à la vie à la mort qu'ils l'ont signé. Le rock'n'roll ça fait pas loin de 30 ans qu'ils en ont fait leur pain quotidien, vous pensez bien que ce n'est pas maintenant qu'ils vont changer de menu. Même si ce rock'n'roll peut parfois être à géométrie variable, entre rockabilly (la guitare millésimée de Lord Fester) et psychobilly (les mélodies moites et poisseuses), entre gospel (la voix de Matt Firehair, qui sait parfois crooner comme ça ne devrait pas être permis) et rhythm'n'blues (les cuivres scintillants et rutilants), il y a donc de la place pour tournicoter et virevolter au milieu des sonorités organiques d'instruments dotés d'une âme, une vraie (la contrebasse de la version acoustique de "Down under my feet"). Non, pas encore dead les greffiers, ils crachent encore, et de fort belle manière.

**The ELECMATICS : Going wrong (EP, Alps Cretin Records)**

Pas besoin d'être 50 pour faire un tintamarre digne de réveiller une Belle au bois dormant en overdose de tranxène. Les Elecmatics ne sont que 2, guitare et batterie (what else ?), et seraient capables, à eux seuls, de faire danser un tétraplégique avec leur rock'n'roll psychotique, déglingué et contaminé. Je ne sais pas à quoi ils carburent, mais j'ai comme l'impression que ce qu'ils cultivent dans leur potager alpestre (sont d'Anney) ne doit pas être en vente libre au Lidl du coin. D'autant qu'ils nous font la totale garagiste avec ce premier EP. 4 titres qui défouaillent comme un cow-boy à qui on viendrait de cracher dans son assiette de haricots, en mono siouplaît, preuve de bon goût s'il en est, et dans un vinyl orange qui me rappelle les cachetons de vitamine C que je m'enfile quand je sens que ma glotte commence à se dessécher. Manque juste une vraie pochette au machin pour que le plaisir soit complet, mais c'est vraiment histoire de trouver un défaut dans cette cuirasse binaire et graveleuse. Sinon le chanteur n'est pas complètement inconnu de nos services de renseignements (non, je ne révélerai pas mes sources, ma môman m'a toujours dit que ce n'était pas bien de rapporter, sauf quand il s'agissait de dénoncer mon petit frère qui avait la main un peu leste du côté de la boîte à bonbons, mais c'était pas pareil, ça ne sortait pas de la famille), j'en étais où, ah oui, le chanteur disais-je, un mec qui a pris de l'altitude depuis son Auvergne natale et qui, il y a quelques années, officiait dans Man Made Monster (un méchant album digne d'un Motörhead bougnat à l'époque). D'ailleurs, du côté des cordes vocales, le gonze ne s'est pas adouci, elles sont toujours travaillées à la toile émeri et patinées au bourbon frelaté (il n'est pas près de gagner à "The voice" celui-là), ce qui, du coup, donne au psycho-punka-garage-abilly des Elecmatics un petit côté Monsters qui ne dépare pas dans le paysage (y a jamais qu'une malheureuse frontière à traverser, mais on reste dans les Alpes, alors). Une première éjaculation qui devrait en contenter plus d'une (et plus d'un, OK, mais bon, ça le fait moins dans l'imagerie), je le sens bien comme ça.



**HELL VICE I VICIOUS RECORDS RELEASES 2013 (CD, Hell Vice I Vicious Records - www.hellvicevicious.com)**

Hell Vice I Vicious est un label basé du côté de Grenoble, spécialisé dans les musiques plutôt bruyantes, voire extrêmes. Ce sampler propose des extraits des 4 premières productions 2013, histoire de savoir à qui et à quoi on a à faire. Et globalement c'est plutôt saignant. On va donc procéder par ordre d'apparition à l'écran. The Squared Circle est un groupe grenoblois qui pratique un shoegaze d'excellente facture, mais, comme ils le revendiquent eux-mêmes, avec des influences psyché certaines, comme en témoigne l'usage d'un orgue qui vient soutenir efficacement les guitares louvoyantes du groupe. Leur EP s'intitule "Smoking heart", et on sent nettement quelques influences primitives du genre, comme le Velvet Underground ("Smoking heart"), ce qui ne peut que nous complaire. Vient ensuite un autre groupe grenoblois, Kaylz, à l'approche un tantinet plus ardue, avec son post-stoner (ben oui, ça y est, le genre a lui aussi sa filiation parallèle). Mais un stoner instrumental, ce qui ne facilite pas forcément le contact. Du stoner, Kaylz garde bien sûr la caractéristique principale, cette basse abyssale et menaçante qui vous entraîne dans des profondeurs soniques où le danger semble omniprésent. Et l'absence de chant rend le tout encore plus sombre, encore plus inquiétant. Pas mauvais ceci étant, mais faut s'habituer à cette atmosphère oppressante. Mon morceau préféré ? "Abrasive light" et ses percussions hypnotiques. Vient ensuite un split album partagé entre Phyllis Dietrichson, d'Annemasse, et Fake Asian Rolex (j'adore le nom), de Paris. Les premiers font dans un screamo agressif (normal) et violent (tout aussi normal). Mais je dois admettre que le screamo est un genre avec lequel j'ai quand même peu d'affinités. J'ai beau essayer et essayer encore, je n'accroche décidément pas, à quelques rares exceptions près. Sur scène, à la limite, ça peut passer, parce que les concerts sont assez courts, et qu'il est toujours marrant d'y voir ce genre de groupe, mais sur disque, sans le visuel, ça devient vite crispant. Du côté des seconds, c'est déjà plus ma pinte, avec une noise bien énervée, dense et grondante, annonciatrice d'orages soniques comme je les aime. En prime, les lascars font preuve d'un humour décapant, comme le prouvent les titres de quelques-uns de leurs morceaux ("Did you put anything in my Pepsi yesterday night ?", "Pew pew ! I'm a laser gun", "We accidentally stolen the first riff of this song from a band Retox"). Personnellement j'adore ce genre de clichés à la con. Enfin, dernière production pour cette collection hiver-printemps, encore un



split album, avec Decibelles, de Lyon, et EinZweiDreiVier ! (encore un excellent patronyme), de Grenoble. Dans les 2 cas c'est de punk dont il s'agit, et on retrouve là des contrées plus familières. Les premières, comme leur nom le laisse supposer, sont 3 filles qui maîtrisent l'art du patchwork sonore avec maestria, capables de vous asséner une baston en règle, puis de vous sussurer une ritournelle pop vénéneuse l'instant d'après. Pour l'anecdote, Sabrina, la guitariste et chanteuse, a une voix qui n'est parfois pas sans nous rappeler celle de Doris, du défunt groupe normand Dickybird ("Tiny little fox"), ce qui ne peut que nous être agréable. Elles aussi font preuve d'un humour qui fait mouche ("Il pleut des noix de coco"). Les seconds, du côté masculin de la force cette fois, ne sont pas en reste avec leur méchante énergie abrasive et leur puissance de feu tonitruante. Vous l'aurez compris, globalement, ce label se situe plutôt sur le dessus du panier.

#### G.A.S. DRUMMERS : We got the light (CD, Kicking Records)

Ils se font relativement rares les espagnols de G.A.S. Drummers, raison de plus pour apprécier comme il se doit leurs albums parcimonieux (un disque tous les 4 ans ces derniers temps, pépère le rythme de croisière). Retour à un punk-rock relativement classique de facture pour un disque lui aussi calibré au milli-micron (12 titres pour 35 minutes). Et une prise en charge intégrale du truc par le groupe lui-même, puisque c'est le batteur, Rafa Camison, qui s'est bombardé producteur. Comme ça, y a pas de surprise, on est entre gens de bonne compagnie et de connaissance, ça facilite les rapports humains. "We got the light" est un album ramassé, condensé, sans graisse superflue, les titres déboulent à chaque coin du spectre sonore, ils vous sautent à la gueule comme des zébulons facétieux, et disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus, juste le temps de vous surprendre, sans vous laisser de quoi reprendre vos esprits avant que le suivant vous tape sur l'épaule et vous refile votre dose de frissons. Y a aucun temps mort dans cet album, y a même pas un seul mid-tempo, c'est tout schuss et ça tient admirablement le pavé, à croire qu'ils l'ont étudié en soufflerie leur disque les G.A.S. Drummers. Ils commencent pourtant à avoir de la bouteille les hidalgos, 15 ans au compteur cette année, mais, manifestement, coeur et artères sont encore au meilleur de leur forme. Seraient capables d'en remonter à bien plus jeunes qu'eux, même avec une main dans le dos, ou sur une seule jambe. Voilà qui nous promet encore de belles émotions à venir.

#### INTERNET

L'équipe de **Rawk Invaders** est toujours prête à se mouiller quand il y a de l'électricité dans l'air. Ce qui nous permet de visionner d'énergiques vidéos de concert sur leur site. Parmi les dernières, les suédois de **Truckfighters**, les parisiens de **Frustration** ou les ricaneurs de **the Hyènes**. Pour qu'ils n'aient pas l'impression de se faire écrabouiller les arpiens pour rien, des visites régulières s'imposent : [www.rawkinvaders.com](http://www.rawkinvaders.com) @@@ **Damien Lachas** est photographe, et pas manchot dans le genre. Allez apprécier son talent sur : [www.damienlachas.com](http://www.damienlachas.com) @@@ Les **Flying Donuts** s'étaient faits bien discrets ces derniers temps, ils reviennent aux affaires, avec quelques concerts d'abord (toujours aussi solides), et un nouvel album à paraître dans le courant de l'année : [www.flyingdonuts.net](http://www.flyingdonuts.net) @@@ Un clip bien sympathique et bien foutu (à défaut de nouvel album) pour les **Fossoyeurs** : [www.lesfossoyeurs.fr](http://www.lesfossoyeurs.fr) @@@ C'est le printemps, les ours sortent d'hibernation. Du coup, le petit père **Zeric** de **Trauma Social** en profite pour nous balancer un nouveau numéro de **Que Vive Le Rock Libre**. Le bougre sait que nous sommes en manque de saines lectures après avoir brûlé nos réserves de graisse : <http://trauma-social.propagande.org> @@@ Le label américain **Strange Magic** a mis un peu de brouzoufs dans la récente sortie du best of de **Chuck Norris Experiment**, comme mon modeste label, raison de plus pour aller voir les autres productions. C'est pas compliqué, y a que du bon : [www.strangemagicrecords.com](http://www.strangemagicrecords.com) @@@ Eux aussi étaient de l'aventure **Chuck Norris Experiment**. Les espagnols de **Ghost Highway Recordings** viennent de sortir un excellent EP des ibères **the Smoggers**. Et comme le reste de leur catalogue n'est qu'une succession de tueries, je ne peux que vous engager à participer au redressement économique de leur pays en allant faire vos courses sur leur site : [www.ghosthighwayrecordings.com](http://www.ghosthighwayrecordings.com) @@@ On continue dans le copinage avec le label **Pitshark** qui sort un album live des **Cosmic Psychos** (australien ceux-là, mais ça reste des cousins) : [www.pitshark.com](http://www.pitshark.com) @@@

**Pitshark.com @@@** Quelques nouveautés oï et punk chez **Une Vie Pour Rien**, et c'est pas de la bibine : [www.uvpr.fr](http://www.uvpr.fr) @@@ Ca bouge du côté de chez **Rikkha**. Changement de bassiste (bye bye Mélanie), récent périple américain, et nouvel album dans l'année. Ouf ! J'en connais qui vont encore avoir la trique : [rikkha.com](http://rikkha.com) @@@ Nouvelle prod sur le label espagnol **Sunthunder**, le classieux **Dave Kusworth** accompagné par les élégants **Los Tupper**. Sur la papier c'est le mariage de l'année : [www.sunthunder.net](http://www.sunthunder.net) @@@ Des nouveautés comme s'il en pleuvait en ce début 2013. **Stereozoo** s'y met aussi avec un EP 6 titres accompagné d'une tournée : [www.stereozonee.weebly.com](http://www.stereozonee.weebly.com) @@@ Le label anglais **Overground** réédite l'album des excellents **Zounds** (des potes de **Crass**, besoin d'en dire plus ?), "The redemption of Zounds", en vinyl rouge. Anarcho quoi : [www.overgroundrecords.co.uk](http://www.overgroundrecords.co.uk) @@@ Rock'n'roll sur toute la ligne pour les dernières sorties des **Productions Impossible**, avec un split **Hellbats/Irradiates** (woah !) et le premier album du nouveau groupe de **Nasty Samy**, **Demon Vendetta**. C'est pas encore demain qu'ils vont se mettre à la pop : [www.productions-impossible.com](http://www.productions-impossible.com) @@@ Le batteur des **Lipstick Vibrators** a un nouveau projet, un duo guitare-batterie garage-punk du nom de **Rewinder**. Un premier 10" vient de sortir, avec une vidéo qui va bien pour vous faire une idée : [www.rewinder-jmprod.com](http://www.rewinder-jmprod.com) @@@ Et un blog à la con, un. Le mec qui le fait s'amuse à détourner des pochettes de disques pour en faire des pochettes satanistes. C'est excellent. J'aime particulièrement **Satan & Garfunkel**, et surtout celles de **Jimmy Swaggart**, un prédicateur télévisé américain parmi les plus intégristes qui soient, cousin de **Jerry Lee Lewis** en plus, une vraie ordure, que le mec du blog remet donc à sa juste place : <http://bargainbinblasphemy.tumblr.com> @@@ Le groupe dijonnais **Heyoka** se fend de sa petite newsletter. A4 recto-verso pour le n° 1, avec les activités du groupe d'un côté, et des chroniques bouquins et DVD de l'autre : [www.heyokapunk.com](http://www.heyokapunk.com) @@@ <http://www.milomanara.com> Site officiel du célèbre dessinateur italien **Milo Manara**, créateur de **Giuseppe Bergman**, **Le dé clic**, **Le parfum de l'invisible**, **Gulliveriana**, **Candide caméra**, il a aussi travaillé avec des gens comme **Federico Fellini**, **Hugo Pratt**, **Neil Gaiman**, **Alejandro Jodorowsky** ou **Chris Claremont**, bref c'est l'un des monstres sacrés de la bande dessinée et de l'illustration de ces 40 dernières années. Capable de passer de la bande dessinée (très érotique au récit d'aventure, de l'adaptation de classiques de la littérature ("**Le décaméron**" de **Boccace**, "**Le Kama-Sutra**", ou le conte chinois "**Le singe**") aux méandres de l'Histoire ("**Borgia**"), Milo Manara est surtout connu pour dessiner admirablement les femmes, et surtout leurs courbes, toutes leurs courbes. Ses héroïnes sont sculpturales, mais sont souvent ballottées par des éléments qu'elles ne contrôlent pas vraiment. Malheureusement, comme tous les sites officiels, celui-ci est finalement assez pauvre. Seules quelques galeries parviennent à éveiller l'intérêt du visiteur, autre que transalpin, puisqu'il est en italien. Et une petite boutique qui n'offre que peu d'ouvrages (vous avez plus vite fait d'aller rendre visite à votre dealer de BD habituel, il aura forcément plus de choix). Bref, pour aficionado uniquement. <http://www.amiright.com> Bon, là, ce site ne s'adresse qu'à des internautes qui maîtrisent l'anglais, puisqu'il s'agit d'un site d'humour. Mais pas n'importe quel humour, celui ayant trait à la musique. On trouve ici des dizaines de sections, que je ne vais pas toutes lister sinon on y est encore la semaine prochaine. Je me contenterai de vous signaler les plus intéressantes, à mes yeux bien sûr. Commençons par la section consacrée aux paroles mal comprises. Il nous est tout arrivé, en écoutant une chanson, même en français, de comprendre de travers un mot ou un bout de vers, ce qui, évidemment, change parfois radicalement le sens de la chanson. Ici les contributeurs postent donc ces paroles qu'ils ont mal comprises, à comparer bien sûr avec les vraies. Puisqu'il s'agit là d'une constante sur ce site, tous les détournements, volontaires ou involontaires, sont toujours rapprochés de l'original, sinon ça perdrait nettement de son intérêt. Autre section, celle des parodies. Les contributeurs proposent soit des parodies de textes, soit des parodies de pochettes de disques (dans ce dernier cas c'est forcément compréhensible par tout le monde, sauf par les aveugles, mais là on n'y peut rien). On notera avec intérêt que, dans toutes ces sections, le groupe le plus souvent cité ou mis à contribution est sans conteste les **Beatles**, ce qui semble logique compte tenu de leur notoriété, même plus de 40 ans après leur séparation. Poursuivons le menu défilant pour arriver à la section consacrée aux noms de groupes. Et là tout le monde s'en donne à coeur joie. Il y a d'abord ceux qui proposent les noms de groupes les plus improbables, qui, en principe, n'existent pas, ce qui est d'ailleurs peut-être loin d'être certain, vu les millions de groupes qui doivent exister à travers le monde. Il y a ensuite ceux qui tentent

d'apporter une réponse à qui se demanderait d'où vient tel ou tel nom de groupe. De vrais noms pour de vrais groupes cette fois-ci. Si les explications sont parfois véridiques, il en est d'autres qui sont franchement sujettes à caution, c'est un peu le problème quand on ne vérifie pas toujours ses sources. Il y a aussi les véritables identités d'artistes ayant choisi d'utiliser un pseudonyme, et là je pense qu'on est déjà plus dans la vérité. Tout ceci est parfois très drôle, d'autres fois un peu tiré par les cheveux, comme toujours quand il s'agit d'humour. En revanche, vu l'abondance de pages, je vous conseille vivement de venir y picorer de temps en temps, sans chercher à tout vous enquiller d'un seul coup, sinon c'est l'indigestion assurée.

<http://www.xzombiex.com>

Ne vous fiez pas aveuglément au nom de ce site. Si c'est bien un site classé X, il n'y a en revanche pas la moindre trace de zombie là-dedans. Le truc c'est qu'il y a tellement de sites pornos sur la toile qu'il faut désormais déployer des trésors d'imagination pour trouver un nom qui sorte de l'ordinaire. Alors va pour "zombie", quitte à y accoler 2 x pour être quand même sûr de savoir où on met les pieds. Bref, ceci pour dire que, si ce site est essentiellement payant, il y a quand même une conséquente section gratuite qui devrait vous offrir de quoi rafraîchir votre fond d'écran, et, si vous avez l'imprudence de le consulter au boulot, de quoi vous attirer les foudres de votre chef de service. Sauf si, bien sûr, le week-end, vous faites des trucs cochons avec le (ou la) chef de service en question, ce qui, ma foi, ne regarde que vous. Bon, ceci étant, les photos ne sont pas d'une folle originalité, mais elles restent d'assez bonne qualité et devraient vous permettre de tuer le temps pendant le quart d'heure qui vous reste avant la fin de votre journée de dur labeur, et de réviser vos fondamentaux histoire de pimenter votre soirée. Bande de petits galopins.



<http://www.rahan.org>

Vous l'aurez compris à la lecture de l'intitulé, ce site est évidemment consacré à **Rahan**, le "fils des âges farouches", l'emblématique personnage créé, dans les pages de **Pif Gadget**, par le scénariste **Roger Lécureux** (mort en 2000) et le dessinateur **André Chéret**. Je ne sais pas vous, mais moi j'ai grandi en lisant, entre autres, les aventures de Rahan, dans Pif bien sûr, puis dans son propre magazine, et en collectionnant les gadgets s'y rapportant (le coutelas, le collier de griffes, la sarbacane). Rahan avait l'énorme avantage d'être un personnage historique, certes, mais qui, évoluant dans une période, la préhistoire, dont on ne savait alors pas grand-chose (c'était bien avant la vulgarisation par les images de synthèse), laissait une grande liberté aux auteurs, même si, j'imagine, ils étaient malgré tout parfaitement documentés sur la question. On peut voir Rahan comme une sorte de **Tarzan** préhistorique, qui, comme le héros créé par **Edgar Rice Burroughs**, est, par la force des choses, très proche de la nature, le danger, dans les deux cas, venant le

plus souvent des autres hommes. Mais, là où Burroughs embarquait parfois son héros dans des aventures plus "fantastiques", Lécureux et Chéret n'ont que rarement eu besoin d'avoir recours à cet artifice, le contexte préhistorique fournissant déjà, de lui-même, sa propre part de fantastique. On notera juste, parfois, quelques anachronismes, comme les rencontres avec des animaux, notamment des dinosaures, en principe disparus bien avant l'apparition de l'homme sur Terre. Mais après tout Rahan est d'abord une oeuvre de fiction et de divertissement, en plus a priori destinée à la jeunesse, le problème de la vérité historique ne se pose donc pas. Ce site revient sur l'histoire de ce personnage. A commencer par les BD bien sûr. La première histoire de Rahan paraît en avril 1969, dans le tout premier numéro de Pif Gadget... et le personnage existe toujours aujourd'hui, **Jean-François Lécureux** ayant pris la place de son père au scénario. Il est à noter que toutes les histoires sont toujours disponibles, celles parues entre 1969 et 1998 sont publiées chez **Soleil**, tandis que les **Editions Lécureux** éditent les plus récentes, à partir de 1999. Plusieurs pages du site sont consacrées aux principaux personnages de la série, d'autres s'intéressent au style des aventures, aux inventions et aux découvertes, ou bien encore au lexique "inventé" par Lécureux, souvent fort imagé, pour désigner objets et animaux, ou même des concepts immatériels. Quelques exemples : l'au-delà est le "territoire des ombres", les hommes sont "ceux qui marchent debout", le crocodile est une "peau de bois". La section Archives se penche évidemment sur tout ce qui a eu trait à Rahan au fil du temps, les magazines originaux, mais aussi tous les produits dérivés, comme la poupée **Action Joe** (si si), les affiches, les cartes postales, les jeux (puzzle, jeu de société), une sacrée bouffée de nostalgie. De plus, la reproduction de toutes les couvertures de magazines ou d'albums, ainsi que certaines planches d'aventures, assurent une iconographie riche et fournie. Bref, ce site est un must. Enfin, petit clin d'oeil, on n'oubliera pas que les **Wampas** tirent leur nom de celui que les auteurs avaient donné à une sorte de chauve-souris dans leur BD, **Didier Wampas** ayant été, lui aussi, un fidèle lecteur de Rahan dans sa jeunesse.

